

CORRESPONDANCE.

Belœil, 5 février 1870.

Messieurs les Rédacteurs.

Je regrette beaucoup avoir froissé M. B. Benoit, en mettant son nom devant le public. Je le citais avec bonheur comme étant un homme honnête et sachant mettre ses capacités au service de la belle cause de l'agriculture ! Je suis intimement convaincu de ses bonnes intentions. Les Messieurs qui m'ont renseigné sont aussi bien recommandables et reconnus comme tels par tous ceux qui les connaissent. Il est dans l'ordre des choses possibles qu'ils n'aient pas bien saisi les idées et les intentions de M. Benoit. C'est ce que j'aime à croire. Mais, inventer des faussetés ? Je proteste, contre cette imputation. Pour mentir, m'a-t-on enseigné dès mes premières années, il faut avoir l'intention de tromper. Je proteste contre cette intention.

Quant aux fermes modèles, M. B. Benoit en offre le plan dans le programme du Conseil. Les prix sont loin de prendre tous les octrois des sociétés, etc. Si ma faible intelligence ne me trompe pas, ce qui précède ne donne-t-il pas à entendre que les fermes modèles seront établies à même les octrois. Une ferme modèle et une ferme la mieux tenue, est-ce synonyme ? La dernière n'est-elle pas celle qui essaye d'imiter la première ? Les fermes les mieux tenues, on dirait peut-être mieux, les moins mal tenues, dans les comtés les plus éloignés des grands centres, peuvent-elles mériter le nom de fermes-modèles ? Donc, ce sont deux fermes entièrement distinctes. Bien certainement, les prix alloués aux fermes les mieux tenues sont loin de prendre tout l'octroi des sociétés, surtout, si toutes les sociétés ont dit vrai, en disant que pour le temps actuel ce programme est impossible. C'est surtout le cas pour les sociétés de campagne proprement dites. Là où il n'y a pas de concurrents il ne faut pas beaucoup d'argent pour les prix.

Mais pour établir une ferme-modèle, il faut acheter le terrain, il faut construire des bâtiments, des clôtures (celles du programme coûteront une somme assez ronde) se procurer les agrès, les animaux, le personnel, et tout cela d'une manière convenable à une ferme-modèle. L'entretien, le salaire des employés, sont encore un item. On a dit quelque part qu'il est bien rare qu'une ferme modèle conduite par des employés à gage, où rien ne se fait qu'à prix d'argent, puisse se soutenir par ses propres revenus. L'octroi des sociétés pourra-t-il faire autre chose que commencer ces fermes modèles ? Restera-t-il beaucoup d'argent pour les sociétés ?

Mon système, dit M. B. B., est de semer de la graine à profusion. Plut à Dieu que ce fut là le plus grand défaut de la culture canadienne. Elle imiterait celle des cultivateurs les plus distingués qui sèment jusqu'à 8 livres à l'argent. La société de Chambly suit ce beau et bon système, et à son grand avantage ; mais le but de mes écrits est d'engager les sociétés d'agriculture, et le conseil, de mettre en jeu l'intérêt personnel ; et je ne

parle de la graine que comme moyen d'arriver à ce but. Je voulais dire dans ma lettre reproduite le 19 janvier par ces mots : mettre en jeu l'intérêt personnel par l'appât d'un gain certain offert à tous et à chacun en particulier, en faisant briller le précieux métal aux yeux de tous, en l'offrant à tous même au pauvre locataire d'un arpent s'il veut le gagner lo. en rétribuant chaque souscripteur, 20. en offrant un grand nombre de primes pour les portions de terre les mieux cultivées, je voulais dire que je conseillais d'essayer l'intérêt personnel, individuel, l'assimilant, si je puis m'exprimer ainsi, à l'égoïsme, pour pousser tous et chacun en particulier à l'amélioration du sol. J'ajouterai, pour éclairer d'avantage la question, que toutes ces portions du sol réunies comprennent toute l'étendue arable de la ferme, que la rotation de l'assolement y est de rigueur par le fait, que les légumes ne peuvent être semés qu'une seule année à la même place, les mêmes prairies ne peuvent concourir que durant trois ans. Dans ce résumé pas un mot de précision sur l'objet à employer pour faire jouer l'intérêt personnel, pas un mot de graine, seulement, grande invitation à des plus capables de faire mieux, instances auprès des hautes capacités, non à décrocher le grand fouet et de venir à la rescousse, mais à mettre leur bienveillance à contribution et leurs grands talents à faire produire aux sociétés d'agriculture tous les bons résultats dont elles sont capables.

Si M. B. B., doutait que je sois sérieux dans mes avancés, et qu'il lui plût me défer, j'en serais heureux, et lui répondrais que je mettrais deux contre un, dans la mesure de mes petites ressources, pour prouver que je suis intimement convaincu que c'est le mobile de l'intérêt personnel qui a fait naître les sociétés de campagne proprement dites, et qu'elles ne peuvent vivre que par lui. Je doute fort que la société de Chambly, qui comprend trois gros villages à la porte de la ville puisse faire beaucoup sans lui : toujours est-il qu'elle lui doit sa naissance.

Je ne partage pas les idées de M. B. B., pour la théorie ; je n'ai jamais eu l'intention de déprécier la théorie de ceux qui s'y livrent. Je puis m'être mal exprimé. J'ai avoué plusieurs fois mon peu de capacité, je l'avoue encore. J'aime, je respecte et voudrais pousser de l'avant, si j'en avais les talents, la théorie et ceux qui y sacrifient leurs labeurs et leurs veilles. Je suis d'avis que c'est à la théorie que l'agriculture et beaucoup d'autres arts, sinon tous, doivent leurs progrès, leurs plus beaux succès. Mais je ne crois pas que ce soit l'affaire des pauvres cultivateurs d'en faire les expériences, je crois avoir déjà dit et c'est l'avis d'un praticien qui a déjà fait les sacrifices de plusieurs expériences, que c'est l'affaire des riches propriétaires seulement, à expérimenter les théories ; que les proposer aux cultivateurs communs, c'est le moyen de les décourager et de leur donner le dégoût.

Au lieu de personifier les membres du conseil dans la personne du Président Messire Tassé, ce qui est mal, j'aurais dû dire, Messieurs les auteurs du programme qui paraissent avoir les vues et les idées du comité

dont le Révd. et savant M. Tassé est le secrétaire. Je n'avais guère entendu parler de l'école d'agriculture de Ste. Thérèse, de son principal, du Révd. M. Tassé. Mais j'ai bien connu une autre école d'agriculture avec une ferme modèle à Varennes qui a fait grand bruit et a fait résonner au loin la trompette du haut d'une tour gigantesque, jusqu'au moment qu'elles aient été visitées et examinées, époque à laquelle la tour a culbutée avec l'école sous le poids accablant d'une théorie impossible. J'étais sous l'impression que les Messieurs du comité pouvaient en avoir entendu parler, que s'ils voulaient donner des preuves, ils en choisiraient d'autres que de cette espèce.

Ainsi tout le monde comprendra que j'ai voulu combattre, non les hommes, mais les théories impossibles.

A. VANDANDAIGUE.

Les animaux améliorés.

Les vues de Mr. de Lavalette, que nous citons sur les races améliorées, et surtout les Durhams, sont trop bien appuyées par des raisonnements solides pour ne pas être fortement appréciées. Elle peuvent trouver leur application d'une manière toute particulière dans cette Province. Nous attirons donc l'attention de nos lecteurs sur les extraits que nous intituleons les Durhams qui sont tirés d'un article dans la *Revue d'Economie Rurale* sur le concours de boucherie de La Vilette.

LES DURHAMS.

Nous ne cherchons pas ici à attaquer la race Durham, et nous nous garderions bien de déclarer que ces superbes animaux n'ont pas rendu des services en France ; nous sommes partisan de toutes les races, seulement nous demandons qu'on en fasse usage avec intelligence, et qu'on les place seulement dans les pays et dans les conditions où elles peuvent prospérer.

Nous voyons avec regret les enthousiasmes trop chaleureux, et nous ne comprenons pas que l'on veuille pratiquer l'amélioration de toutes les races par le sang durham, sans se préoccuper d'abord de l'état dans lequel se trouvent les cultures.

Il est réellement peu rationnel d'introduire le durham dans un pays où le cultivateur demande au bœuf un travail incessant, dans un pays où l'on s'occupe spécialement de l'industrie du lait ; il est évident que le sang d'une race à viande ne rendra pas plus actives les aptitudes travailleuses du bœuf et les aptitudes lactifères de la vache. Et puis, encore une fois, il faut toujours examiner la question de savoir s'il est possible de faire économiquement de la viande en conservant pendant trois à quatre ans un animal dans l'étable et en chargeant cette viande de tous les frais d'élevage et d'engraissement. Nous ne le pen-